

Livres

Number 772, May–June 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71690ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2014). Review of [Livres]. *Relations*, (772), 43–46.

COMBAT CONTRE LA FATALITÉ

Jacques Racine
REBÂTIR L'AVENIR. COMPRENDRE ET SURMONTER LA CRISE FINANCIÈRE
 Montréal, Mediaspaul, 2013, 259 p.

Ce livre de Jacques Racine a beaucoup de qualités: il explique les rouages de la crise financière de 2008, prend parti pour les grands perdants de cette crise, porte un regard critique sur les solutions qui ont été proposées, annonce des pratiques inspirantes, questionne les savoirs fermés sur eux-mêmes et identifie les qualités morales nécessaires pour effectuer un changement de cap.



Mais la plus grande réussite de l'auteur est d'appuyer son propos sur des faits, des statistiques et des rapports scientifiques d'une manière si accessible que jamais ces données ne viennent altérer la fluidité du texte. Il vulgarise le complexe, clarifie les rapports de force, analyse les conséquences, bref, il fait œuvre de pédagogue. Ce livre ne s'adresse pas à des économistes ou à des ingénieurs de la finance; il est écrit pour des citoyens qui veulent mieux comprendre ce monde dominé par l'économie et, surtout, y découvrir des pistes d'espoir. À cet égard, on peut toutefois regretter l'absence d'un chapitre supplémentaire sur le développement de l'éco-

nomie coopérative et associative à travers le monde. L'économie a besoin d'une meilleure régulation, et notre monde, d'une économie plurielle, privée, publique et sociale, regroupant coopératives et associations.

Le regard de l'auteur tant sur le passé de la crise que sur les sorties envisagées est essentiellement celui d'un humaniste guidé par une éthique sociale et politique. Son propos fait écho à la longue tradition des prophètes tant bibliques que contemporains, tels Ézéchiel et Gandhi, pour ne nommer que ces deux figures marquantes. Ce livre jette un regard plein d'espoir sur les floués, les opprimés, les abandonnés de la puissante cupidité des oligarchies financières; un regard qui, comme le titre du livre l'évoque, a un engagement précis: rebâtir l'avenir.

En ces temps où l'éthique est reléguée aux oubliettes, où le politique est discrédité notamment par les apprentis-sorciers de la finance et les idéologues des puissances économiques solidement attachées à leurs intérêts privés, il fait bon lire avec attention les dernières pages qui nous présentent quatre qualités morales qui permettent d'agir de façon éthique et réfléchie: la clairvoyance, la modération, le courage et la justice.

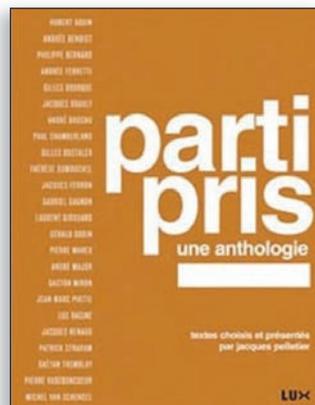
Voilà, en fin de compte, un livre qui nous sort du défaitisme ambiant, cartographie les chemins de l'espoir et identifie le profil d'hommes et de femmes appelés à marcher sur ces chemins.

PAUL OUELLET

SOCIALISME ET INDÉPENDANCE

Textes choisis et présentés par Jacques Pelletier
PARTI PRIS. UNE ANTHOLOGIE
 Montréal, Lux, 2013, 376 p.

Pour souligner les 50 ans de la revue *Parti pris*, l'intellectuel et militant Jacques Pelletier propose une sélection



de textes qui y ont été publiés, retraçant ainsi l'histoire des débats ayant marqué la bouillonnante publication durant sa courte existence (1963-1968) et, plus largement, les débats qui ont animé l'ensemble de la gauche québécoise de cette époque. Ceux et celles qui l'ont vécue s'en souviendront; ceux et celles qui, à l'instar de l'auteur de ces lignes, n'avaient pas encore le droit de vote en 1995, trouveront matière à mieux comprendre l'intensité des luttes qu'a connues le Québec des années 1960.

Dans un excellent texte de présentation, Pelletier situe la revue dans le paysage social et politique de l'époque. Socialiste, laïciste et indépendantiste, *Parti pris* est alors la seule publication qui pose ces trois dimensions comme étant étroitement liées et qui propose, conséquemment, un projet de «révolution globale» pour le Québec. Inspirée par les théories dites du «socialisme décolonisateur» qui guident la gauche européenne d'alors, la revue est plus qu'une publication, elle est un mouvement. L'anthologie présente d'ailleurs les principaux éléments de son programme politique, qui sont rassemblés en divers essais et manifestes. Plusieurs auteurs, déjà bien en vue dans les milieux intellectuels et littéraires – ou qui le deviendront plus tard – ont participé au projet: Hubert Aquin, Jacques Brault, Paul Chamberland, Gérald Godin, Gaston Miron, Jean-Marc Piotte et Pierre Vadeboncoeur, pour ne nommer que ceux-là. ▶



Ces morceaux choisis sont une invitation à comprendre la complexité du mouvement indépendantiste et les fondements de la pensée de sa faction la plus à gauche et, surtout, à éviter certaines réinterprétations historiques, notamment concernant la lutte pour la laïcité, qui avait bien peu à voir, au temps de *Parti pris*, avec le port de signes religieux ostentatoires (lire à ce propos l'excellent texte de Pierre Maheu: « Les fidèles, les mécréants et les autres »).

Les brûlots qui se succèdent sont d'une étonnante actualité. Les débats sur l'action militante de la gauche, le rôle des intellectuels, les alliances politiques entre différents groupes et les fondements de l'indépendance du Québec sont tout à fait savoureux. Soulignons notamment le puissant et visionnaire texte de Jacques Brault « Un pays à mettre au monde », paru à l'été 1965, qui, avec une verve bien socialiste, aborde deux sujets très actuels. D'abord, l'éternel débat sur l'indépendance: est-elle une fin ou un moyen? Sur ce point, Brault est sans appel: l'indépendance n'est pas, en soi, un projet social émancipateur car l'indépendance « est politiquement anonyme et neutre et, comme telle, sujette à devenir peut-être la proie des pires aliénations, et à coup sûr une idéologie paralysante » (p. 198). L'autre sujet, c'est le terrain glissant du nationalisme xénophobe, qui est, selon Brault, une

menace à notre émancipation collective.

Bref, cette anthologie offre une perspective historique sur une époque d'ébullition sociale et apporte des éléments incontournables à une meilleure compréhension du sens à donner aux luttes sociales en cours au Québec, que ce soit pour l'indépendance, la défense du français, la laïcité ou une plus grande justice sociale.

Seul bémol, l'excellente mise en contexte de Pelletier aurait gagné à être répartie dans chacune des sections, voire au début de chacun des textes. De cette manière, le lecteur qui grappille des textes au hasard, selon ses intérêts, en aurait immédiatement une meilleure mise en contexte sociohistorique, notamment en ce qui concerne les vifs débats entourant l'adhésion au Mouvement souveraineté-association de René Lévesque, la tension entourant la dissolution du RIN et la colère contre la critique littéraire de l'époque.

Cette anthologie de *Parti pris* est une lecture importante pour tout militant de gauche (indépendantiste ou non) et, plus largement, pour tout observateur de la société québécoise. Elle permet de comprendre les fondements de la lutte qu'a menée l'extrême-gauche québécoise à cette époque où elle qualifiait déjà, péjorativement, la transformation sociale en cours de « révolution tranquille ».

NOÉMIE DELISLE

L'ACTUALITÉ DE L'ÉVANGILE

Gregory Baum (dir.)
PACEM IN TERRIS - PAIX SUR LA TERRE. RELECTURE ENGAGÉE DANS LE QUÉBEC D'AUJOURD'HUI
Montréal, Novalis, 2013, 133 p.

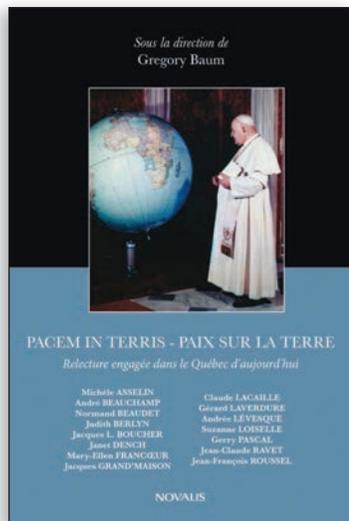
Le théologien Gregory Baum et sa collaboratrice, Gisèle Turcot, coordonnatrice de l'organisme Pax Christi Montréal, viennent de réaliser un tour de force: réunir 13 auteurs québécois engagés dans divers champs d'intervention sociale afin d'interpréter leurs domaines d'action à la lumière d'une encyclique pontificale déjà vieille de 50 ans.

Il est probable que l'urgence de commémorer cette encyclique de Jean XXIII s'est imposée à tous du fait que trois pontificats successifs ont contribué à jeter dans l'oubli ce moment marquant de l'Église catholique et à étouffer ses accents prophétiques! Personne ne prévoyait l'élection du pape François, le 13 mars 2013, lui qui ose rompre avec le révisionnisme de ses prédécesseurs.

À la lecture de ce livre, on constate une forte histoire militante au Québec en lien avec les enjeux soulevés dans *Pacem in terris*: justice sociale, travail digne, accueil des réfugiés, lutte pour



Félicitations à l'écrivaine Marie-Célie Agnant,
lauréate du Prix d'excellence de la SODEP 2014
dans la catégorie création en prose pour son texte
« Sofialorène, si loin de la délivrance »
(*RELATIONS*, N° 767, SEPTEMBRE 2013).



la paix, etc. Et un fait ressort : si les collaborateurs et collaboratrices – des catholiques pour la plupart – se sont montrés déçus de l'Église, ils ne l'ont jamais été de l'Évangile, comme en témoigne leur résistance têtue aux forces qui n'en finissent plus de dresser les humains les uns contre les autres. Comme les jeunes générations ne savent pas que cette culture d'actions, enracinée dans l'Évangile, fait partie de l'héritage vivant du christianisme catholique d'ici, ce livre fait œuvre utile pour corriger, d'une certaine manière, cette méconnaissance.

Une deuxième observation ressort de ce livre. L'appel de Jean XXIII à l'interprétation des « signes du temps » décelables dans les années 1960 – libération nationale des peuples colonisés, entrée des femmes dans l'espace public, etc. – est mis en consonance avec la redécouverte simultanée du message de Jésus comme critique radicale des sociétés et des religions. La fuite hors du monde et de l'histoire, dans les enclos sacrés du perfectionnisme religieux, apparaît pour ce qu'elle est : une trahison de l'Évangile légitimant l'état présent des choses.

À travers les relectures de cet appel à approfondir de grands enjeux de l'histoire contemporaine, le lecteur verra peut-être mieux l'espèce de dévoiement de ce riche patrimoine de la pensée, réduit depuis quelques décennies à la thématique de la famille et de la sexualité (mariage, homosexualité, rôle de la femme déterminé par des « traditions culturelles »).

Pour les lecteurs et lectrices qui s'interrogent sur ce que la foi chrétienne apporte à la construction d'une cité humaine commune, ce petit livre révèle une trace solide dans le paysage du dernier demi-siècle qui contredit le thème martelé par tant d'idéologues bombant le torse : « Nous les Québécois, nous avons sorti la religion de la société depuis la Révolution tranquille. » Ce livre démontre en toute simplicité la fausseté de ce qui fait partie actuellement d'un dogme médiatique infallible.

LOUIS ROUSSEAU

CRITIQUE JUIVE DU SIONISME

Yakov Rabkin
COMPRENDRE L'ÉTAT D'ISRAËL.
IDÉOLOGIE, RELIGION ET SOCIÉTÉ
 Montréal, Écosociété, 2014, 272 p.

Depuis quelques années, les juifs qui critiquent l'État d'Israël et sa philosophie sioniste produisent une littérature considérable. La plupart de ces auteurs présentent des arguments éthiques, fondés sur les droits humains, les résolutions des Nations unies et la justice sociale. Ce que fait Yakov Rabkin est tout à fait différent. Sa critique de l'État d'Israël est théologique. Il dénonce le sionisme en tant qu'idéologie contraire au judaïsme orthodoxe. Dans son premier livre, *Au nom de la Thora. Une histoire de l'opposition juive au sionisme* (PUL, 2004), il documentait l'opposition des rabbins orthodoxes russes au sionisme. Dans son dernier ouvrage, il va beaucoup plus loin, tout en gardant la même perspective. Après avoir analysé attentivement les divers courants issus du mouvement sioniste, fondé à la fin du XIX^e siècle, il critique les politiques de l'État d'Israël à l'égard des Palestiniens.

Les groupes sionistes étaient à l'origine en grande majorité d'inspiration laïque. Influencés par la pensée nationaliste de plusieurs pays européens et

avides de construire une société sécularisée, ils voulaient créer « un nouveau Juif », rationnel, ambitieux et efficace, très différent du juif religieux traditionnel qui cultivait l'humilité devant Dieu, l'amour du prochain et la primauté du spirituel. Parmi les leaders du sionisme, raconte Rabkin, quelques-uns étaient même impressionnés par l'homme fort, prêt à se battre, promu par le fascisme italien.

D'après l'auteur, la lecture du Nouveau Testament faite par certains groupes protestants aurait contribué fortement au succès du mouvement



sioniste. Selon cette lecture, le retour des juifs en Palestine et leur conversion au Christ seraient le signe de l'accomplissement des promesses divines annonçant la proximité de la fin de l'histoire. Cette interprétation prédominait dans la culture anglosaxonne au début du XX^e siècle et a donné naissance à une espèce de sionisme chrétien, une idéologie anticipant l'« exode » massif des juifs anglais en Palestine, au grand plaisir des antisémites. Le baron Walter Rothschild, par exemple, à l'origine de la Déclaration de Balfour de 1917 qui a promis aux juifs une patrie en Palestine, s'opposait lui-même à l'immigration de juifs en Angleterre.

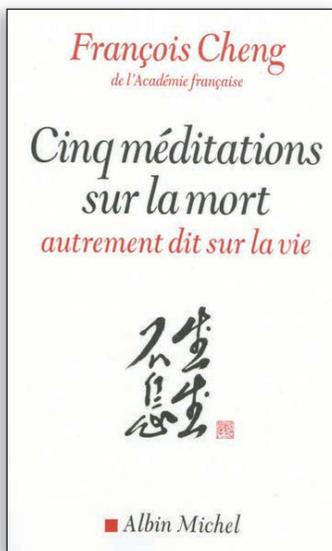
L'auteur s'intéresse par la suite à l'instrumentalisation de l'Holocauste



par le mouvement sioniste en Israël, qui l'a utilisé pour légitimer la présence israélienne en Palestine, notamment le droit des juifs de la diaspora de s'installer en Israël, consacré par la loi. Par la suite, l'auteur analyse les lois et les institutions de l'État d'Israël qui réglementent la vie des Palestiniens, montrant comment le gouvernement israélien viole les droits humains, refuse d'obéir aux résolutions de l'ONU sur la Palestine et se protège de toute critique en restreignant de plus en plus la liberté d'expression et en qualifiant de trahisons les gestes d'opposition. Plus loin, l'auteur analyse le caractère révisionniste du discours nationaliste déployé par le gouvernement israélien. Il cite l'exemple du premier ministre Netanyahu qui, dans une allocution au Congrès américain, a fait référence à une bague datant de 2800 ans, trouvée par des archéologues et qui aurait selon lui appartenu à un membre de sa famille, un fonctionnaire nommé Netanyahu. Or, le nom de famille d'origine du premier ministre est en fait Mileikowsky. C'est son père qui a choisi d'adopter un nom hébreu.

Dans sa conclusion, Rabkin interprète le sionisme comme une perversion du judaïsme. Il voit dans la création de l'État hébreu une erreur tragique, la source principale des conflits au Moyen-Orient et du ressentiment des Arabes contre l'Occident, principalement contre les États-Unis, l'allié inconditionnel d'Israël. Pour lui, la voie politique qu'Israël a choisie est autodestructrice, car elle mine de plus en plus sa propre légitimité. Pour l'avenir, il rêve d'un État binational et fédératif à l'intérieur duquel Israéliens et Palestiniens vivront côte à côte, dans le respect mutuel et la volonté de travailler ensemble.

GREGORY BAUM



LA VIE AU CŒUR DE LA MORT

François Cheng
CINQ MÉDITATIONS SUR LA MORT
Paris, Albin Michel, 2013, 272 p.

La mort – la sienne, celle d'un autre Lou d'un proche –, quand on y est confronté, est une expérience bouleversante. Le choc qu'elle provoque est à la source de toute sagesse, philosophie, religion, ainsi que de l'art et de la littérature. La mort est en cela indissociable de la vie, tout particulièrement de la vie humaine, la seule qui se sache mortelle. L'écrivain, poète et essayiste français d'origine chinoise, François Cheng, dans ses méditations sur la mort – *autrement dit sur la vie*, comme le souligne le sous-titre du livre –, nous en fait éprouver la vérité poignante et libératrice. Pour nous faire voir que la mort est une teinte essentielle à la beauté de la vie, l'auteur convoque des poètes, philosophes et mystiques contemporains (tels Rainer Maria Rilke, Benjamin Fondane, Etty Hillesum et Simone Weil), ou plus anciens (comme Lao-tse, Wang Wei, François d'Assise et John Keats), les grands textes de la tradition chinoise (*Livre des mutations*, *Livre du milieu juste*), mais aussi la Bible, pour ne nommer que ceux-là. Sans parler des poèmes de l'auteur lui-même, qui constituent la dernière méditation.

La tâche que l'auteur entreprend est d'autant plus nécessaire que nous n'aimons pas spontanément penser à

la mort. Nous l'évitons le plus souvent. Elle nous fait peur. Et pourtant, insiste l'auteur, il n'y a pas de vie sans mort. S'en effrayer, c'est piétiner au seuil de l'aventure humaine où la mort n'est pas un spectre qui rôde mais « notre sœur », comme le chante François d'Assise dans son magnifique cantique aux créatures. L'accueillir ainsi, c'est apprendre à être présent à une autre dimension de la vie, la plus essentielle, qui n'a rien à voir avec la puissance, l'argent, les biens que nous pouvons posséder ou vouloir acquérir, mais tout à voir avec les liens dont nous sommes tissés – traversant les âges et la mort – ou que nous tissons au présent, faits d'amour et de don. Des liens invisibles qui nous relient intimement et collectivement au monde et aux choses, et nous unissent aux morts comme aux vivants et à tous ceux qui viendront après nous. Y être attentif, c'est découvrir la joie et la paix d'assumer la fragilité de la condition humaine, jusqu'à prendre « à bras-le-corps les corps broyés » (p. 122) et à se muer « en long chant de révolte, de tourment, de louange » (p. 166).

La mort est « le fruit autour duquel tout change », dit Rilke dans son *Livre de la pauvreté et de la mort*. Un don précieux grâce auquel les choses et les êtres se dépouillent de leur enveloppe utilitaire et révèlent leur beauté, mais aussi la brèche par où se glisse un filet d'infini, l'ouverture à l'invisible au cœur du visible. L'accueil de ce don nous rend sensible à la présence de l'instant, à ce qui en nous nous dépasse et nous fait tenir debout contre l'adversité. Ce souffle vital qui nous traverse, les Chinois l'ont traduit depuis des millénaires par quatre caractères – calligraphiés par l'auteur sur la page couverture – signifiant : « La vie engendre la vie, il n'y aura pas de fin. »

JEAN-CLAUDE RAVET